

*S'il suffisait
d'un détour...*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : S'il suffisait d'un détour... / Catherine Bourgault

Nom : Bourgault, Catherine, 1981- , auteure

Identifiants : Canadiana 20250047411 | ISBN 9782898045790

Classification : LCC PS8603.O9468 S55 2026 | CDD C843/.6--dc23

© 2026 Les éditions JCL

Photo de la couverture : Vivianne Moreau /

Image réalisée avec Adobe Firefly

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP
messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM
librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

CATHERINE
BOURGAULT

*S'il suffisait
d'un détour...*

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

S'il suffisait d'un automne..., 2025

S'il suffisait d'un été..., 2024

30 jours de plus pour te détester, 2023

30 jours pour te détester, 2022

L'appart des amours perdus, 2020

L'appart de ma nouvelle vie, 2019

Je t'aime... Moi non plus

1. *Illusions*, 2017

2. *Tourments*, 2018

3. *Résilience*, 2018

À Fabrice

Laura

Sans regarder, je tends la main vers le produit suivant. Un sac de lait.

Bip.

Une brique de fromage.

Bip.

Une boîte de macaroni.

Bip.

De temps en temps, je pousse les articles déjà scannés vers les sacs d'emballages pour faire de la place.

Un concombre. Code 4062.

— T'as vu, il est encore là.

La main sur le chou-fleur, je stoppe mon élan et lève les yeux. Armand me pointe quelque chose dehors. Les affiches qui annoncent les rabais de la semaine font presque la largeur de la vitrine. Je fais un pas à gauche pour réussir à voir ce qu'il me montre, même si je me doute déjà de quoi il s'agit.

— Oui, je l'ai remarqué.

Depuis deux jours, un homme vient s'asseoir sur le banc en face de l'épicerie. Il n'est pas d'ici et personne ne le connaît.

Bip.

Un pâté au poulet.

Bip.

— Donald l'a vu rôder autour des poubelles derrière la boulangerie, hier. Fais attention en sortant, ce soir.

Je fige le gâteau au chocolat au-dessus du *scanner*. Ses craintes me font presque sourire.

Bip.

— Ben voyons, monsieur Armand. On est à l'Île-Ville, personne se fait attaquer sur la rue Principale. Les gens qui fouillent dans les poubelles sont pas dangereux.

S'il vivait en ville, il en verrait tous les jours, mais je comprends qu'ici, c'est toute une affaire.

— Non, ma petite, on est jamais trop prudent avec les inconnus. Je me méfie de lui, dit-il en secouant son index. Un livre a disparu après son passage à la librairie, hier matin. Je suis certain que c'est lui qui l'a pris.

Je jette un œil à l'extérieur. Le gars n'a pas bougé. Il regarde dans le vide. Les flocons tombent tranquillement autour de lui. C'est vrai qu'il est intrigant... Un sac à dos est posé à côté de lui. Son bras est appuyé dessus, comme si c'est tout ce qu'il possédait et qu'il avait peur de se le faire voler. On dirait qu'il arrive de nulle part et qu'il n'a nulle part où aller. Mais il n'a pas l'air bien méchant. En tout cas, pas de quoi changer de trottoir pour l'éviter. Non, il est plutôt songeur. Ou rêveur, je ne sais pas trop. S'il est toujours là tantôt, je lui donnerai mon muffin.

D'un geste que je ne calcule plus, j'attrape la boîte de biscuits au caramel.

Bip.

Ce son va me rendre folle. Je l'entends encore quand je me couche le soir.

Un sac de pommes.

Bip.

Sous-total.

— Ça vous fait soixante-douze dollars et treize sous.

Armand cesse d'écornifler ce qui se passe dans la rue et sort son portefeuille. Il a du mal à l'ouvrir avec ses doigts qui tremblent toujours un peu. Son chapeau est de travers, son front est en sueur... Faire son épicerie est son sport. Comme chaque semaine, il me tend un billet de cent dollars.

— Tu passeras à la librairie, j'ai reçu le livre que tu m'as commandé, dit-il en prenant autant de temps à ranger sa monnaie qu'à sortir son argent.

Ça ne me dérange pas, il n'y a pas foule aujourd'hui. La bordée de neige qu'on annonce depuis trois jours a fait peur à tout le monde, ils sont tous venus faire leurs emplettes à l'avance.

— Super! J'arrêterai demain.

Je l'aide à emballer ses achats dans ses sacs quand la porte s'ouvre avec fracas. Liam, notre boucher, entre avec le vent froid. À lui seul, il est une tempête ambulante. Il a les bras chargés d'un énorme chaudron cabossé et d'une boîte de couteaux mal fermée.

— C'est bon, je suis pas en retard ! crie-t-il en même temps qu'il bute dans un pli du tapis.

Le chaudron atterrit par terre dans un grand CLONG juste à côté d'Armand qui sursaute en lâchant son portefeuille.

— Doux Jésus !

Liam relève la tête, ses cheveux noirs en bataille. Il a son petit air de gamin contrit qui ne l'est pas vraiment.

— Désolé, monsieur Armand !

Il ramasse son chaudron, coince ses couteaux contre sa hanche et file vers la boucherie. Armand secoue la tête, et c'est le tour de M. Donald d'entrer. Il secoue ses pieds sur le tapis déjà gorgé de *slush*. Ça envoie de l'eau partout, et je vais encore devoir donner un coup de *moppe*.

— Avez-vous vu ? chuchote-t-il en époussetant la neige sur son manteau.

Tous les clients ont dit la même chose aujourd'hui. C'est le sujet de l'heure. Plus que la météo qui est normalement au cœur de toutes les discussions. Mais là, personne ne parle de la tempête à venir. Non, les spéculations vont bon train. Qui est l'étranger ? Cette question est sur toutes les lèvres. Le potinage s'enflamme et chacun y va de sa théorie. J'imagine que c'est normal dans un village d'à peine trois mille habitants. Ici, tout le monde se connaît, et les nouveaux ne passent pas inaperçus. J'ai subi le même sort quand je suis arrivée il y a quelques années. Je débarquais de Montréal et je me suis heurtée à une communauté tissée serrée. Les regards méfiants. Les murmures dans mon dos. Les conversations qui se taisaient quand j'entrais quelque part. Les bonjours polis, lancés pour la forme. J'ai été patiente, et ils ont fini par m'accepter. Maintenant, je me sens chez nous.

Armand entame une discussion avec Donald, alors je pousse ses sacs et commence à passer les articles de Phil Thibault. Il a déposé son petit panier sur le comptoir. J'en déduis que c'est à moi de le vider... Il est déjà rendu avec les deux autres commères devant la vitrine. Bah! J'aime mieux ça que de devoir trouver une énième excuse pour refuser son invitation à souper.

Crème glacée.

Bip.

Pizza.

Bip.

Pourtant, je n'ai pas de raison de l'éviter. Il est gentil, respectueux, travaillant, beau... Il a juste le mauvais prénom.

— La petite Graham l'a vu flâner une partie de la soirée autour du garage, lance-t-il.

— Ah oui? souffle Donald. Il a traîné derrière la boulangerie, aussi.

— Il est venu chez nous, également, répète Armand. Il s'est promené entre les rayons de livres et il a utilisé l'ordinateur public.

Leur conversation devient un bruit de fond que je n'écoute pas vraiment. Je passe les articles tel un robot sur le pilote automatique. Chaque printemps, je me dis que cette année est la bonne pour mon projet. Mon rêve est d'ouvrir un *cat café*. Des chats qui ronronnent. Des gens qui lisent en mangeant une brioche. Moi qui prépare des lattés au caramel. L'été, c'est bondé de touristes dans le coin. J'imagine un joli auvent, des tables en bois... Travailler à l'épicerie, c'était en attendant. Ce que je veux vraiment, c'est monter ma propre entreprise.

Sauf que voilà, j'en suis au même point que l'an dernier et que l'autre d'avant. Je me fais chier avec le bip d'une machine qui résonne du matin au soir. Je m'ennuie à mourir derrière ma caisse. J'attends le bon moment.

Mais comment on fait pour savoir que c'est le bon moment ?

Je me dis que l'étranger assis sur le banc est peut-être aussi paumé que je l'étais quand je suis descendue de l'autobus dans cette ville après dix heures de route. Peut-être qu'il fuit quelque chose, lui aussi ? Espère-t-il trouver un cocon réconfortant, comme j'ai trouvé le mien lorsque Lucille m'a recueillie chez elle ? Cherche-t-il un sens à sa vie ? Un nouveau départ ? On n'atterrit pas à l'Île-Ville en plein mois de mars pour rien.

Edouard

J'entre dans l'épicerie, sachant très bien ce que ça implique. Je me jette dans la gueule du loup. Ici, c'est le cœur du commérage. Le carrefour des « T'as-tu entendu dire... ? ». Tant que je reste dehors, je peux encore passer pour un visage flou, mais en franchissant cette porte, je m'expose officiellement. J'essaie de ne pas avoir l'air louche, même si je sais que dans un village comme celui-là, ne pas être né ici est déjà suspect. La fille derrière la caisse porte un chandail gris trop large, ses cheveux sont attachés en un chignon négligé. L'épinglette au-dessus de son sein gauche dit « Laura ». Je devrais peut-être éviter de sourire. Je ne suis pas un bon acteur, et quand je souris, ma mâchoire se crispe, comme un gars qui essaie trop fort d'avoir l'air normal.

Je veux détourner les yeux, mais elle me regarde avec une douceur inattendue. Ça me prend aux tripes. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai l'impression qu'on me voit au-delà de mon vieux manteau qui commence à sentir l'angoisse et de mon sac élimé que je tiens serré. Puis, je me dis qu'elle a sûrement ce regard pour tout le monde. Qu'elle est juste gentille.

Je m'éloigne dans une rangée choisie au hasard. Mes yeux scrutent les tablettes à la recherche d'un trésor pour calmer la musique qui joue dans mon ventre. Quelque chose de pas cher et qui me donnera l'impression d'avoir trop mangé.

Je calcule mentalement ce que je peux me payer. Pas grand-chose. Je bifurque à droite. Je passe tout droit devant la section des viandes. Je ne regarde même pas. Je rêve d'un steak juteux ou d'une brochette de poulet bien grillée. Je m'arrête quelques secondes pour fixer le présentoir de mangues. J'avais presque oublié que ce fruit existait. Je salive devant le comptoir de fromages fins. Il est loin le temps où une pointe de camembert était pour moi une entrée normale. Puis, bingo ! J'aperçois un pain baguette daté de la veille à moitié prix. Il est un peu sec, mais ça va le faire. Je fais demi-tour, et mon regard tombe sur un petit sachet de noix mélangées. Un peu de protéines ne me feraient pas de mal. Sans réfléchir, et dans un réflexe idiot, je glisse le sachet dans ma poche.

Trois mètres plus loin, la honte me rattrape. Mais qu'est-ce que je suis en train de faire là ? *Crétin*. Je reviens sur mes pas, replace discrètement les noix sur l'étagère et je tourne les talons.

— Hé, toi !

Je fige. Mon cœur se met à cogner. Je connais ce ton. Je suis cuit. Je vais retourner en dedans pour deux piastres. Je pivote lentement, tête basse, prêt à bredouiller des excuses. Mais l'homme ne semble pas furieux.

— T'as l'air fort, me lance-t-il. Au lieu de niaiser devant mon commerce à rien faire, j'ai besoin de bras pour déplacer des palettes dans l'entrepôt.

Je cligne des yeux.

— Euh, oui, bien sûr, ça va me faire plaisir de vous aider.

Le petit homme au t-shirt serré me toise. Ma politesse ne colle pas à mon image, c'est ça ? Mes cheveux sont un peu trop longs. Mes vêtements sont défraîchis et froissés. Est-ce que

ça se voit que je n'ai pas pris de douche depuis deux jours? Enfin, je sais que je n'ai pas exactement la tête du gars qui dit «Merci» et «Bonne journée».

Il avance jusqu'au présentoir de noix, prend le sachet que je viens de remettre en place et il me le lance.

— Tiens, mange une collation si tu veux de l'énergie pour travailler.

Bouche bée, j'attrape gauchement le sachet. Est-ce un hasard ou il a tout vu?

— Merci!

— Allez, viens, dit-il en me faisant signe de le suivre.

Laura

Je surveille nerveusement le bout de la rangée. À quel moment l'inconnu tournera-t-il le coin pour venir payer ses achats ? Ça fait déjà un bout qu'il traîne... J'ai du mal à me concentrer depuis qu'il a franchi les portes automatiques avec ses cheveux recouverts de flocons de neige. J'ai hoché la tête pour le saluer. Il m'a répondu avec un petit sourire charmant. Tout ce qu'il y a de plus discret. Pourtant, il y avait aussi quelque chose de troublant là-dedans. Comme si ce sourire propre et poli appartenait à un autre gars que celui aux yeux fatigués qui est passé devant moi.

Il en met, du temps. Il s'est perdu dans l'allée des surgelés, ou quoi ? Il n'a pas pris de panier, ça ne devrait pas être si long.

— Est-ce qu'il est encore ici ? me demande Émilie à voix basse en se penchant au-dessus du comptoir. Jeanine l'a vu entrer...

Elle se redresse et étire le cou. Elle s'est arrêtée pour acheter un billet de loterie. Une excuse pour fouiner. Je la taquine :

— Ça fait sept dollars ! Et je te laisserai pas importuner mes clients.

Je sais de quoi elle est capable et je n'ai pas envie de vivre cette honte devant lui. Elle rit.

— Allez, tout le monde l’a vu, sauf moi, boude-t-elle. Paraît qu’il est *sexy*!

Je secoue la tête. Cette fille a besoin d’un homme, ça presse. Je la chasse avec ma main.

— Pas de flânage devant ma caisse.

— Bon OK, soupire-t-elle en reculant.

Son air résigné me convainc presque qu’elle va sortir sans protester, mais évidemment, elle a un autre plan. Elle glousse en se sauvant entre les allées. Eh merde, le gars n’est pas prêt. Émilie n’est pas hypocrite comme les commères du village. Si elle l’attrape, elle le bombardera de questions directes. Cette fille est la seule personne que je peux qualifier d’amie. Elle s’occupe des loisirs, et son imagination est débordante. Notre communauté est active grâce à elle. Concours de sculptures sur glace. Bingo costumé. Soirée meurtre et mystère. Malgré tout, je crois qu’elle s’ennuie ici et qu’elle rêve secrètement de la grande ville. Surtout pour avoir accès à un bassin de mâles qu’elle ne connaît pas, comme elle le répète chaque fois qu’elle boit plus qu’un verre. C’est le grand drame de sa vie : le choix de partenaire est limité dans le coin. Les meilleurs sont déjà pris, et elle a déjà essayé tous les autres.

Elle revient bredouille. Le pompon de sa tuque se balance au rythme de ses pas lourds de déception.

— Il est pas là, dit-elle, comme si c’était la pire nouvelle de l’année.

— Il a eu peur de toi et il s’est caché derrière un présentoir.

— Ha, ha! Très drôle. Bon, j’y vais! Oublie pas que je compte sur toi pour emballer les suçons à l’érable.

— Je peux pas oublier, tu me le rappelles deux fois par jour.

— Oui, mais le Festival de l'érable est en fin de semaine, bella!

C'est ma fête préférée de l'année. Pendant tout un week-end, la ville se transforme en cabane à sucre géante. Partout, ça sent le sirop chaud et les saucisses enroulées dans du bacon. Il y a des rigodons sur la place publique, de la tire sur la neige, des tours de calèche tirée par la vieille jument de M. Collin. On fait un déjeuner canadien avec beaucoup trop de gras et de sucre. C'est bruyant, collant, festif... et juste parfait! Émilie se surpasse d'année en année avec de nouvelles idées, et tout le monde met la main à la pâte.

Elle finit par partir, mais le mystérieux client n'est toujours pas de retour. Intriguée, je me trouve une excuse pour aller me promener. Tiens, Armand a changé d'avis pour le sac de petits pois congelés, je dois aller le remettre à sa place. Je quitte mon poste. Si quelqu'un entre, j'entendrai la cloche de la porte. Je traverse l'épicerie au complet pour atteindre la section des surgelés tout en jetant un coup d'œil dans les rangées. Je marche lentement, le sac de pois replié sur mon bras, en essayant d'avoir l'air naturel.

Il n'y a personne.

Je fronce les sourcils en trouvant les légumes surgelés. Mais où est-il passé? Il n'est pas ressorti, ça, j'en suis sûre. Il ne s'est quand même pas volatilisé... Ou bien, oui, peut-être que c'est ça. Une âme errante. Un fantôme *sexy*, mais torturé.

Bon, l'autre option est qu'il soit dans la chambre froide à bière. Mouais, à part les petits malins qui y calent une Corona en cachette, personne ne reste là-dedans très longtemps. Je reviens sur mes pas quand j'entends bardasser dans l'entrepôt.

Réal se bat avec sa commande de savon? Il en a acheté trois palettes. Un rabais monstre, y paraît. Sauf qu'il faut les entreposer, maintenant.

Je sors de la rangée des surgelés, bifurque à gauche. Ça me permet de vérifier que notre fantôme mystérieux n'attend pas à la caisse. Non. Alors, je passe tout droit et je vais faire un tour du côté de la boucherie. Liam est penché sur sa table de travail.

— Hé! Liam! As-tu vu un homme avec un manteau noir et un sac à dos?

Il lève les yeux de ses poitrines de poulet et fronce les sourcils.

— J'ai vu un homme, mais il portait pas de manteau ni de sac à dos. Il est dans l'entrepôt.

Il reporte son attention sur son poulet. Est-ce qu'on parle de la même personne? Il a probablement croisé un livreur... Ou bien on est tous ensorcelés par l'esprit qui se paie notre gueule.

Les portes de l'entrepôt sont rarement ouvertes, mais là, deux bouteilles de Tide empêchent les battants de se refermer. Je me décale de quelques pas vers la gauche. J'aperçois une ombre, puis un bras. Je bouge encore un peu pour mieux voir. Je me planque derrière un présentoir de soupe Lipton. Je confirme que l'étranger est bien humain. Dos à moi, il soulève une caisse de savons comme si de rien n'était. Il la pose doucement avec les autres, empilées contre le mur, puis essuie son front avec son avant-bras. Je ne comprends toujours pas ce qu'il fait là, mais il a l'air concentré. Il travaille avec une sorte de détermination qui donne l'impression qu'il pourrait déplacer des montagnes si on le lui demandait.

Il prend une autre caisse. Ça fait ressortir les muscles de ses bras... Le nez collé sur un carton en forme de boîte de soupe, je me surprends à baisser les yeux plus bas. Pas longtemps.

Quand même. Et comme s'il avait senti que je le relaquais, il se retourne. Je plie les genoux dans l'espoir qu'il ne m'ait pas vue. Je retiens mon souffle en priant pour que mes cheveux ne dépassent pas du coin du présentoir.

— Laura ? s'écrie Réal, me faisant sursauter. Qu'est-ce que tu fais là ?

Je toussote en me redressant.

— Euh, j'arrange le présentoir, il allait tomber.

Réal poursuit son chemin en marmonnant contre les présentoirs imposés par les représentants qui tombent à tout bout de champ. Le cœur en mode turbo, je lance un coup d'œil vers l'entrepôt. Merde, il me regarde ! Un sourire amusé flotte sur son visage. Morte de honte, je pivote et retourne à ma caisse.